321. Londres, Dimanche 8 mars 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

6 Fichier(s)

Les mots clés

Ambassade à Londres, Diplomatie, Politique (Angleterre), Portrait, Réseau social et politique

Relations entre les lettres

Collection 1840 (février-octobre) : L’Ambassade à Londres

320. Paris, Vendredi le 6 mars 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot

a pour réponse ce document

322. Paris, Mardi 10 mars 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot

est une réponse à ce document

Afficher la visualisation des relations de la notice.

Présentation

Date1840-03-08
GenreCorrespondance
Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)
IncipitNos journaux vous donnent ce matin le projet de charivari qu’on a voulu me donner à Londres.

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/14?context=pdf

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n° 340, pp. 18-20.

Information générales

LangueFrançais
Cote822-823, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 4
Nature du documentLettre autographe
Collation2 doubles folio
Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription

Londres, dimanche 8 mars 1840,

une heure

Nos journaux vous donnent ce matin le projet de charivari qu'on a voulu me donner à Londres. Vous en entendrez plus de bruit que je n'en ai entendu ici. Je n'étais pas chez moi quand ces douze ou quinze polissons sont venus, et ils n'ont pas même commencé, tant la police a été prompte à les chasser. Ces choses-là se font ici avec une rudesse très simple et très efficace. C'était douze ou quinze réfugiés, mauvais sujets du procès d'avril. Je n'ai appris le fait que deux jours après, par le Globe. Personne ne m'en avait parlé et n'y avait pensé. J'ai été obligé d'aller aux renseignements pour savoir ce que c'était.
J'ai dîné hier avec Sir Robert Peel, un dîner bien anglais, cossu, long, lourd et froid, quoique cordial. J'ai beaucoup causé avec mon voisin de droite Sir Henry Hardinge, soldat brave et sensé qui m'a plu. Je m'aperçois de jour en jour de mon progrès pour parler. Mais je vais tout simplement, et il me semble qu'on m'en sait gré.
Vous m'avez trop dit que le premier acte du dîner était très silencieux. On parle assez et c'est presque toujours moi qui me tais.
Lord Aberdeen, qui n'avait pas pu venir dîner parce qu'il était engagé chez Lady Holland, est venu le soir, et nous avons beaucoup causé. Il est très instruit et d'une conversation très variée. Je vous répète tout ce que vous m'avez dit. Cela me plaît de découvrir à chaque instant que vous aviez raison.
Les Tories sont en effet très aimables pour moi. Ils viennent tous me chercher. Lord Londonderry est presque le seul qui ne soit pas encore venu. Aussi, quoique Lady Londonderry m'ait écrit un petit billet bien doré pour m'engager à aller passer la soirée chez elle après-demain mercredi, je m'en excuserai sur quelque prétexte. Le Général Sébastiani, ni personne de l'Ambassade n'allait jamais là. Le langage était trop violent contre nous, trop tendre pour vous. Si Lord Londonderry vient me voir, je verrai ce que j'ai à faire. Autant que j'en puis juger, il ne me sera pas difficile de vivre en bons rapports avec les Tories sans donner aux Whigs aucun ombrage. Je dirai ce que je pense et je serai ce que je suis. La vérité est ici fort bien acceptée. Vous avez bien raison, c'est un mérite immense.
Lady Palmerston chez qui je suis allée hier au soir en sortant de dîner, m'a demandé en passant : « Connaissez-vous depuis longtemps Sir Robert Peel ? ». Ce n'était plus un rout chez elle, mais une petite soirée assez agréable.

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/14?context=pdf

4 heures
Je viens de chez Lord Melbourne. Nous avons causé une heure et demie. Il me plaît beaucoup, beaucoup; sa figure, son esprit, ses manières. Il s'est étendu dans son fauteuil, à côté du mien, détournant la tête et tournant l'oreille; il a parlé anglais, moi, français, dialogue très régulier, chacun à son tour, interrompu seulement par ses rires. On dirait qu'il vit pour rire. Je traiterai volontiers d'affaires avec lui. Il comprend à merveille, avec élévation dans les idées, et point préoccupé de son propre sens. J'ai peu à vous dire des affaires mêmes. Elles sont stationnaires. On attend le plénipotentiaire Turc, Ie nouveau cabinet français. On s'observe. Personne ne voudrait être le premier à avoir une résolution. On croit assez ici qu'au fond vous êtes embarrassés du Traité d'Unkiar-Skelessi, que si les circonstances, vous obligeaient à l'exécuter, si la Porte vous le demandait, vous le feriez, par honneur ; mais que cette chance vous déplaît, que vous en craignez les conséquences, et que vous saisiriez volontiers quelque manière d'échapper aux charges de ce protectorat exclusif et compromettant.
Je crois vous avoir déjà dit qu'on avait grande envie de faire quelque chose avec nous et grand embarras à faire quelque chose sans nous. Il me semble que je vois cette disposition en progrès.
M. de Werther part demain pour Berlin. Il passera quelques jours à Paris.

Lundi, 9 heures
J'ai dîné hier à Landsdown-House, un dîner plus agréable et plus causant que de coutume, Lord & Lady Holland, Lord & Lady Clarendon, le Duc et la Duchesse de Sutherland, Lord John Russel, M. Charles Greville et moi. Je vous ai placée au milieu de cette conversation. Elle serait devenue charmante.
De là chez Lady Jersey où j'ai trouvé Lord Aberdeen, Lord Stuart et Lord Elliot, l'homme de Londres qui parle le mieux français. Il y a, chez Lady Jersey, plus de liberté, d'abandon, et de façons sociables qu'ailleurs. Mais quelle inépuisable parole que la sienne ! et quel infatigable mouvement ! Elle a, sur toutes choses, des phrases, des désirs, des fantaisies, des volontés. C'est là, je crois, ce qui lui donne cette puissance dont vous vous étonniez.
Lord Leveson me paraît très occupé de Fanny Cowper. On croit qu'il l'épousera, et même que la Charge de Sous-Secrétaire d'Etat a été donnée dans cette idée. Lord Levenson est fort à la mode, me dit-on.
L'affaire du privilège des Chambres va finir par le bill de John Russell. Il paraît que la Chambre des Lords l'adoptera. L'affaire des corporations municipales d'Irlande finira aussi dans cette session. Il y aura transaction entre le Gouvernement et l'opposition, et la Chambre des Lords adoptera. Le Ministère paraît très solide, malgré les échecs passés et futurs. Au fond, tout le monde croit à sa durée. J'ai à dîner aujourd'hui M. Dedel, M. de Blum, M. de Werther et de M. de Hummelauer.

Une heure
Merci de tout ce que vous me renvoyez à Londres. Je suis bien aise de le savoir. J'accepte le reproche d'avoir un peu manifesté mon opinion sur les personnes. Je me souviens en effet de deux occasions où j'aurais mieux fait de ne rien dire. Mais je proteste contre ce qui me revient par Génie du ravissement que j'ai témoigné, et de ce que j'ai trouvé excellent. Ceci m'apprend qu'à Londres comme à Paris on peut broder, exagérer ; soit par goût, soit par dessein. Je suis sûr d'avoir été dans mon langage à ce sujet, très réservé, ne manifestant ni inquiétude, ni confiance, espérant plutôt que craignant, comme c'est mon rôle, mais rien de plus. J'y avais pensé, et je n'ai rien dit de cela sans y avoir pensé. Je ne vais guère, dans ce cas,

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/14?context=pdf

plus loin que je ne devrais.
Soyez tranquille, je n'aurai point de loge à l'Opéra! Je n'irai même pas à l'Opéra. Je ne vois pas pourquoi je changerais à cet égard mon habitude qui est aussi mon goût. Je suis sûr que le spectacle me causerait une impression pénible. Je vous l'ai dit souvent ; je n'ai jamais su m'amuser seul ; j'ai besoin, absolument besoin de partager tout plaisir vif, toute émotion douce et un peu saisissante. L'autre jour, après dîner, chez Ellice, sa belle-fille et M. Dundas ont chanté, chanté presque toute la soirée pour me faire plaisir. J'avais fini par avoir le coeur tout-à-fait mal à l'aise.
Adieu. Il fait beau et doux aujourd'hui. Je me promènerais bien volontiers. Mais je ne me promènerai pas. Adieu, Adieu.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 321. Londres, Dimanche 8 mars 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1840-03-08.
Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).
Consulté le 25/04/2024 sur la plate-forme EMAN :
https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/14

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur321
Date précise de la lettreDimanche 8 mars 1840
HeureUne heure
DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)
Lieu de destination

- Londres (Angleterre)
- Paris (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.
Lieu de rédactionLondres (Angleterre)
Notice créée par Marie Dupond Notice créée le 29/06/2018 Dernière modification le 18/01/2024

Londres. Dimanche 8 mars 1840

une heure.

Vos journaux vous diront ce matin le projet de chansons qu'on a voulu me donner à Londres. Vous en entendrez plus de bruit que je n'en ai entendu ici. Je n'étais pas chez moi quand les douze ou quinze policemen sont venus, et je n'ai pas même commencé, tout le public a été prompt à les chasser. Les choses là se font ici avec une rudesse bien simple et bien efficace. L'émeute douze ou quinze réfugiés, mourait rien de plus d'avoir. Je n'ai appris le fait que deux jours après par le Globe. Personne ne m'en avait parlé et n'y avait pensé. J'ai été obligé d'aller aux renseignements pour savoir ce que c'était.

J'ai dîné hier chez Sir Robert Peel, un dîner bien anglais, calme, long, lourd et froid quoique cordial. J'ai beaucoup causé avec mon voisin de droite Sir Henry Hardinge, soldat brave et sensé qui m'a plu. Je m'aperçois de jour en jour de mon progrès pour entendre l'anglais. Je ne suis pas juge de mon progrès pour parler. Mais je vois tout simplement, et il me semble qu'on m'entend.

Vous m'avez trop dit que la première note du dîner était bien silencieux. On parle assez et c'est presque longtemps moi qui me tais.

Lord Aberdeen, qui n'avait pas pu venir dîner parce qu'il était engagé chez Lady Holland, est venu ce soir, et nous avons beaucoup causé. Il est très instruit et d'une conversation très variée. Je vous répète tout ce que vous m'avez dit, cela me plaît le découvrir à chaque instant que vous avez raison.

Les Torys sont en effet très aimables pour moi. Ils viennent tous me chercher. Lord Londonderry est presque le seul qui ne soit pas encore venu. Aussi, quoique Lady Londonderry m'ait écrit un petit billet bien doré pour m'engager à aller passer la soirée chez elle après demain mercredi, je m'en excuserai sur quelque prétexte. Le général Sebastiani m'assure que l'ambassade n'allait jamais là. Le langage était trop violent contre nous, trop tendre pour vous. Si Lord Londonderry vient me voir, je verrai ce que j'ai à faire. Autant que j'en puis juger, il ne me sera pas difficile de vivre en bon rapport avec les Torys sans donner aux Whigs aucun ombrage. Je dirai ce que je pense et je serai ce que je suis. La vérité est ici fort accepte. Vous avez bien raison; c'est un mérite immense.

Lady Palmerston chez qui je suis allé hier soir en sortant de dîner, m'a demandé en passant : « Comment vous reposez-vous sur Robert Peel ? » Ce n'était plus un rout chez elle mais une petite soirée assez agréable.

Je viens de [illegible]
heure et demi[illegible]
sa figure [illegible]
son jardinet [illegible]
tendant l'or[illegible]
dialogue très [illegible]
sentiment pa[illegible]
Le théâtre [illegible]
à merveille, [illegible]
préoccupé de [illegible]

J'ai peu [illegible]
sous station[illegible]
le nouveau [illegible]
ne voudrait [illegible]
On croit ass[illegible]
tuité d'abo[illegible]
vous obliger[illegible]
demandait, [illegible]
cette chance [illegible]
conséquence, [illegible]
manière d'[illegible]
exclusif et [illegible]

Je crois [illegible]
envie de fa[illegible]
embarras à [illegible]
semble que [illegible]

M. de [illegible]
prétexte que [illegible]

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/14?context=pdf

4 heures.

Je viens de chez lord Melbourne. Nous avons causé une heure et demie. Il me plaît beaucoup, beaucoup : sa figure, son geste, ses manières. Il est étendu dans son fauteuil, à côté du mien, allongeant la tête, tendant l'oreille ; il a parlé anglais, moi français. Dialogue très régulier, chacun à son tour, interrompu seulement par des rires. On dirait qu'il est pour rire. Il traitera volontiers l'affaire avec lui. Il comprend à merveille, avec élévation dans le ton, et paraît préoccupé de son propre sens.

Je ne puis à vous dire de, affaire, mêmes. Elles sont stationnaires. On attend le plénipotentiaire turc, le nouveau ambassadeur français, M. d'Ubicini. Personne ne voudrait être le premier à avoir une résolution. On croit assez ici que vous vous êtes embarrassé de l'affaire d'Urbain Shéleri, que si les circonstances vous obligeaient à l'opérer, et la Porte vous le demandait, vous le feriez par honneur, mais que cette chance vous déplaît, que vous en craignez les conséquences, et que vous laisseriez volontiers quelque manière d'échapper aux charges, et au rôle trop exclusif et compromettant.

Je crois vous avoir déjà dit qu'on avait grande envie de faire quelque chose avec vous et grand embarras à faire quelque chose sans vous. Il me semble que je vois cette disposition se prononcer.

M. de Werther part demain pour Berlin. Il passera quelques jours à Paris.

Lundi 9 heures.

J'ai dîné hier à Lansdowne house, un dîner plus agréable et plus charmant que de coutume. Lord et Lady Holland, lord et lady Clarendon, le duc et la duchesse de Sutherland, lord John Russell, Mr. Charles Greville et moi. Je vous ai placée au milieu de cette conversation. Elle serait donc charmante.

De là chez lady Jersey où j'ai trouvé lord Aberdeen, lord Ashley et lord Elliot, l'homme de Londres qui parle le mieux français. Il y a chez lady Jersey plus de liberté, d'abandon et de façon sociable qu'ailleurs. Mais quelle inépuisable parole que la femme ! et quel infatigable mouvement ! Elle a surtout chez elle plusieurs, de desir, de fantaisie, de volonté. C'est là, je crois, ce qui lui donne cette puissance sur vous hommes.

Lord Leveson me paraît fort occupé de Danny Cooper. On croit qu'il l'épousera, et même que la charge de sous-secrétaire d'État a été donnée dans cette idée. Lord Leveson est fort à la mode, me dit-on.

L'affaire du privilège des Chambres va finir par le bill de lord John Russell. Il paraît que la Chambre des lords l'adoptera. L'affaire des corporations municipales d'Irlande finira aussi dans cette session. Il y aura transaction entre

le gouvernement et l'opposition, et la Chambre des Lords adoptera. Le ministère me paraît très solide malgré les échecs partiels et futiles. Au fond, tout le monde veut à sa place.

J'ai à dîner aujourd'hui M. Bedel, M. de Blum, M. de Werther et M. de Bismarck.

Mon Prince.

Merci de tout ce que vous me remarquez à Londres. Je suis bien aise de le savoir. J'accepte le reproche d'avoir un peu trop manifesté mon opinion sur les personnes. Je me souviens en effet de deux occasions où j'aurais mieux fait de ne rien dire. Mais je proteste contre ce qui me revient pour gêne du ravissement que j'ai témoigné, et de ce que j'ai trouvé excellent. Ceci m'apprend qu'à Londres, comme à Paris on peut broder, exagérer, soit par goût, soit par dessein. Je suis très d'avoir été, dans mon langage à ce sujet très réservé, ne manifestant ni inquiétude, ni confiance, espérant plutôt que craignant, comme l'est mon vote, mais rien de plus. Il y avait peut-être, et je n'ai rien dit de cela sans y avoir pensé. Je ne vais guère, dans ce cas, plus loin que je ne devrais.

Soyez tranquille. Je n'irai point de loge à l'Opéra. Je n'ai même pas à l'Opéra. Je ne vois pas pourquoi je changerais à cet égard mon

habitude qui est aussi mon goût. Je suis sûr que le spectacle me causerait une impression pénible. Je vous l'ai dit souvent ; je n'aime pas les manœuvres seul ; j'ai besoin, absolument besoin de partager leur plaisir vif, toute émotion douce et un peu saisissante. L'autre jour après dîner, chez Ellice, sa belle fille et M. Dundas ont chanté, chanté presque toute la soirée pour mon plaisir. J'avais fini par avoir le cœur tout à fait mal à l'aise.

Adieu. Il fait beau et doux aujourd'hui. Je me promènerai bien volontiers, mais je ne me promènerai pas. Adieu. Adieu.

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/14?context=pdf